

La société dans la littérature ou la littérature dans la société? Définitions et références

Denis St-Jacques

Number 134, Summer 2004

Sociologie de la littérature

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55573ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

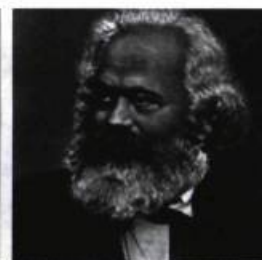
0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

St-Jacques, D. (2004). La société dans la littérature ou la littérature dans la société? Définitions et références. *Québec français*, (134), 32–33.

M^{ME} DE STAËL, MONTESQUIEU, BALZAC, TAINE, MARX

La société dans la littérature ou la littérature dans la société ?

DÉFINITIONS ET RÉFÉRENCES

>>> DENIS SAINT-JACQUES*

Quand on dit « littérature québécoise », qu'est-ce que cela veut vraiment dire ? Ou « française » ? Ou « féministe » ? Ou « classique » ? Ou « postmoderne » ? Et on pourrait continuer ainsi, les qualificatifs ne manquent pas qui renvoient au social dans lequel la littérature se trouve toujours et partout prise. Car, quoi qu'on en pense, il n'y a pas « la littérature et la société », mais bien « la littérature dans la société ». L'approche sociologique de la littérature n'offre donc pas une visée « externe » sur le fait littéraire, comme on l'écrit parfois ; elle révèle la littérature pour ce qu'elle constitue dans son essence même : un *échange social*.

Une définition éclairera mieux ce dont il est question ici. La littérature, dit *Le Robert* de façon prudente, mais confuse, ce sont « les œuvres écrites dans la mesure où elles portent la marque de préoccupations esthétiques ; les connaissances, les activités qui s'y rapportent ». Des œuvres, des savoirs et des pratiques. Ajoutons aussi une définition abrégée pour « œuvre » : « ensemble organisé de signes [...] mis en forme par l'esprit créateur ». Ces définitions courantes, qu'on retrouve à peu de choses près partout, dissimulent la socialité la plus décisive de la littérature : la *publicité*, au sens propre. La littérature n'existe que diffusée, en performance ou imprimée. Le préjugé en faveur de « l'esprit créateur » est une invention romantique aussi problématique que celle qui voudrait que l'automobile soit une affaire d'abord de constructeurs. Dans les deux cas, ce sont les producteurs qui insistent pour qu'on voie les choses sous cet angle et, à vrai dire, pour la même raison : celle de leur pouvoir de définir comme ils l'entendent un processus pour le maîtriser. Dans *Qu'est-ce que la littérature ?*, Sartre a déjà aisément démontré que le texte littéraire ne peut exister sans lecture, qu'il est lecture ; toute définition qui omet cet aspect s'avère partielle et partielle.

La littérature se manifeste donc comme un échange de discours, marqués au point de vue esthétique, entre producteurs (auteurs, éditeurs, diffuseurs) et un public (libre ou spécialisé du côté de la critique et de l'enseignement). La sociologie doit donc en rendre compte comme de tout autre échange social. Mais cela entraîne un certain nombre de difficultés que je vais traiter ici en les situant dans une histoire, celle de l'avènement de démarches scientifiques propres au caractère social de cette sorte de discours.

On a coutume de situer les débuts de la sociologie littéraire à partir d'un ouvrage de M^{ME} de Staël publié en 1800 et intitulé *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*. Auparavant, la littérature était surtout vue comme un savoir, celui que partageaient les « honnêtes gens » qui avaient une culture humaniste, c'est-à-dire gréco-latine. On « avait de la littérature » dont nul ne pensait qu'elle exprimait autre chose que cette communauté de culture des seuls acteurs sociaux qui étaient censés compter, les aristocrates et les grands bourgeois. Avec le romantisme, que M^{ME} de Staël annonce aux lecteurs français, se pose en art la question de la nationalité et, prolongeant une réflexion de Montesquieu dans *L'esprit des lois*, l'essayiste indique la problématique nouvelle que cela ouvre. La culture commune tend à passer au second plan : les nations, dotées par leurs climats différents de déterminations différentes, s'opposent par des littératures distinctes, qui les expriment. Et d'expliquer comment le climat « nordique » influe de façon particulière sur l'esprit germanique ou britannique, et, de même pour les pays latins, le climat du Sud, mais également comment l'histoire, en ce cas, celle du passé médiéval du XIX^e siècle, Marx et Taine en particulier, ajoutent de nouvelles déterminations : pour Marx, les classes, pour Taine, la race, le milieu et le moment. Les analyses qui en découlent, par exemple sur Eugène Sue pour Marx ou sur les *Fables de La Fontaine* pour Taine, ouvrent une voie qu'avec certains aménagements la critique littéraire pratique encore aujourd'hui. Ces travaux font de la littérature une traduction immédiate du réel concret. Des auteurs réalistes, comme Balzac ou Stendhal, les autorisent, le premier en prétendant faire de l'histoire dans sa *Comédie humaine*, le second définissant le roman comme « un miroir qui se promène sur une grande route ». Cette théorie du reflet, balzacien, stendhalien ou marxiste, considère donc la littérature comme une représentation immédiate du réel ; elle manifeste d'ailleurs une réaction normale de saisie du discours littéraire comme partie intégrante du discours général. La littérature y est vue à la fois comme fragment et expression de l'ensemble social dont la critique choisit alors ou de négliger toute particularité spécifique ou de blâmer, comme chez Marx, tout écart

« idéaliste ». De façon empirique, cette démarche se pratique encore. La réaction en 1968 de Jean Basile à la première représentation des *Belles-sœurs*, – « c'est l'exposé brutal, vulgaire, net, froid de la lugubre solitude canadienne-française » –, en fournit une bonne manifestation, ou plus récemment le débat sur le tourisme sexuel entourant la publication de *Plateforme* de Michel Houellebecq. Mais comme une telle approche fait l'économie et d'une sociologie spécifique et d'une prise en compte du caractère littéraire des pratiques, elle vaut ce que vaut la parole familière sans apprêt : utile aux échanges courants, mais non scientifique. L'idée qu'une fiction constitue un pur reflet n'a évidemment aucune valeur épistémologique ; la phénoménologie et la sémiotique ont aisément ruiné la crédibilité de ce genre de principe.

Pourtant quand la sociologie naît en France avec Durkheim, ce dernier a pour allié l'inventeur de l'histoire littéraire moderne, Gustave Lanson, dont tout le projet est de mettre au point un système d'analyse érudite entièrement destiné à conforter une idée-force, si évidente pour lui comme pour ses adversaires que nul ne la conteste : la littérature française exprime la France. Nous en sommes encore là aujourd'hui, chaque nation devant avoir « sa » littérature qui la représente, aux deux sens du terme. Parfois, on croit plutôt que la littérature des femmes exprime les femmes, ou celle des autochtones, les autochtones, et ainsi de suite. Mais c'est déplacer l'objet de la croyance, non la mettre elle à l'examen. La *littérature-expression*, on le voit, n'est pas morte.

On peut laisser ici de côté les analyses marxistes des Lukács, Gramsci, Goldmann et autres compagnons de route, comme Sartre, dont les travaux, qui voient dans la littérature surtout une manifestation du conflit des classes, n'ont plus cours. Ils ont disparu avec la sociologie du matérialisme dialectique dans laquelle ils trouvaient leurs assises. Et nous en viendrons à la *sociocritique* qui en prolonge actuellement les avancées les plus fécondes. On consultera utilement à ce sujet le *Manuel de sociocritique* récemment réédité par Pierre Zima à l'Harmattan (2000). Il s'agit d'un ensemble de démarches visant à préciser l'inscription du social dans le texte sur le plan de sa représentation comme de sa rhétorique. Soucieux de maintenir le statut littéraire du texte, de tels travaux étudient particulièrement, soit le jeu sur les lieux communs, soit les transgressions par rapport à la « doxa », c'est-à-dire l'idéologie hégémonique. L'objectif le plus fréquent consiste à révéler dans la fiction une mise en cause du réel social, à voir comment la littérature transforme le discours commun, en déplace les enjeux. On lira dans cet esprit les ouvrages de Jozef Kwaterko sur le roman québécois (1989, 1998) ou encore *Sociocritique de la poésie* publié sous la direction de Michel Biron et de Pierre Popovic (1991).

Mais pour comprendre l'inscription du discours social dans le texte, l'historien littéraire russe Mikhaïl Bakhtin a fait voir logiquement la nécessité d'étudier ce discours général lui-même. On peut en trouver une illustration dans sa thèse, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*. C'est en ce sens que vont les travaux menés au Québec par Marc Angenot (1889 : *un état du discours social*, 1989), par Micheline Cambron (*Une société, un discours. 1967-1976*, 1989) ou par Pierre Popovic (*La contradiction du poème : poésie et discours social au Québec de 1948 à 1953*, 1992). Ces analyses de discours jettent un éclairage fructueux sur les échanges interdiscursifs dont se nourrissent réciproquement la littérature et le discours social général. On constate toutefois qu'elles pratiquent une sociologie implicite dont les principes restent souvent flous.

Dès lors qu'on envisage la littérature comme un ensemble d'activités sociales complexes, il devient nécessaire de prendre en compte d'autres facteurs que ceux qui tiennent de la stricte analyse de discours : des opérations relevant tant de la production que de la diffusion et de la consommation. On peut s'en faire une idée dans le *Que sais-je ?* consacré par Robert Escarpit à la *Sociologie de la littérature* : étude des conditions de travail des auteurs et de leurs milieux d'origine et d'insertion, des entreprises d'édition, des modes de distribution, des comportements des consommateurs. Ce travail de terrain est nécessaire pour bien apprécier, par exemple, l'extension quantitative du lectorat, ou encore la scolarisation spécialisée des producteurs et des consommateurs. Il faut le mener par les voies régulières de la sociologie empirique : par enquête et analyse statistique, par entrevue, par analyse économique d'entreprise et de marché (voir Denis Saint-Jacques *et al.*, *Ces livres que vous avez aimés : les best-sellers au Québec de 1970 à aujourd'hui*, 1994).

De tels travaux empiriques n'ont pas de valeur en eux-mêmes ; ils servent à nourrir les questionnements théoriques auxquels ils fournissent des données. Actuellement deux écoles mobilisent des problématiques de ce genre : les *Cultural Studies* et la sociologie du champ. Les *Cultural Studies* s'intéressent particulièrement aux questions identitaires, initialement de classes, plus récemment d'ethnicité, de nationalité, de situation post-coloniale, de *gender*, etc. Voir par exemple *Critique et théorie littéraires : une introduction* de Terry Eagleton (1994) ou *Introduction aux cultural Studies* par Armand Mattelart et Érik Neveu (2003). Dans le domaine littéraire, la réévaluation du « canon », c'est-à-dire du corpus des grandes œuvres consacrées, a été une des grandes tâches poursuivies par les travaux de cette tendance, ainsi *À la recherche du canon perdu. L'enseignement de la littérature française dans les universités américaines* de Sabine Loucif (2001). Il faut faire un cas à part de la critique féministe du *gender* qui a connu un développement particulièrement important à la jonction des *Cultural Studies* et du féminisme français, voir, entre autres, *Châtelaine et la littérature (1960-1975)* de Marie-José des Rivières (1992).

Enfin la sociologie du champ proposée par Pierre Bourdieu, voir *Les règles de l'art* (1992), a récemment eu une grande fécondité en domaine littéraire. Elle vise à tenir compte de la littérature en fonction de sa situation dans un espace déterminé par des lois propres, subordonné au champ social général, mais relativement autonome par rapport à lui. Elle s'intéresse aux stratégies et aux trajectoires des agents dans un « champ » perçu comme lieu de luttes pour des positions qui assurent la « distinction » littéraire. Les travaux d'Alain Viala, *Naissance de l'écrivain : sociologie de la littérature à l'âge classique* (1985), d'Anna Boschetti, *La poésie partout : Apollinaire, homme-époque (1898-1918)* (2001) ou de Gisèle Sapiro, *La guerre des écrivains (1940-1953)* (1999) en donnent des exemples représentatifs. On peut signaler que la grande histoire de *La vie littéraire au Québec* dirigée par Denis Saint-Jacques et Maurice Lemire (quatre volumes parus) en fait un de ses fondements théoriques principaux.

En terminant, on peut signaler deux ouvrages utiles : le « Coursus » sur *La sociologie de la littérature* de Paul Dirckx (2000) ou au Québec *La recherche littéraire : objets et méthodes* sous la direction de Claude Duchet et Stéphane Vachon, réédité chez XYZ (1998).

* Professeur de littérature québécoise au Département des littératures de l'Université Laval et co-directeur du projet « *La vie littéraire au Québec* » dont on attend bientôt le 5^e tome.